

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



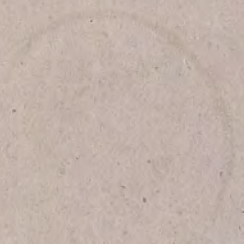
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

STUDY OF THE HISTORY OF THE

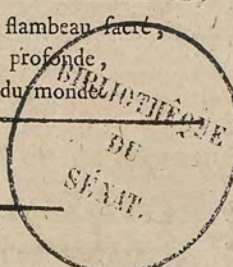


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS

V I E
D E
M. J E A N - S Y L V A I N
B A I L L Y ,
P R E M I E R M A I R E D E P A R I S ,
D É D I É E E T P R É S E N T É E
A
L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

L'exemple d'un grand homme est un flambeau sacré,
Que le Ciel bienfaisant, en cette nuit profonde,
Allume quelquefois pour le bonheur du monde.



A P A R I S ,
De l'Imprimerie de la Liberté, de la Vérité,
& sur-tout de l'Impartialité.

1790.

III

३९

И I A Y A Y 2 - M A E I . M

PREMIER MISE DE BALIS

DEPT. OF THE INTERIOR

UNCLASSIFIED

1025

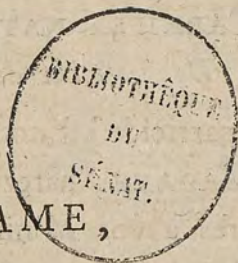
ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

L'ASSEMBLÉE

DE LA NATION.

MADAME,



TROIS hydres sifflent en ce moment,
 en votre sein maternel, vomissent peste,
 rage, terreur & mort; ces monstres in-
 fernaux, excités réciproquement par un
 vil & fordide intérêt, qui fait la honte

des hommes & de ceux qui les gouvernent, déchirent vos entrailles, par ces jactances perfides, aussi puantes que dégoûtantes, lancées malignement du fond de ces ténèbres épaisses, où gémissent en silence *quelques ames sépulcrales* (1), qui, pour le repos de Votre Majesté, MADAME, devroient être étouffées, il y a beau jour, par le CARNIFEX NATIONAL, Officier actif au *Département de la Lanterne*.

Leur parricide est notoire, très-punissable, MADAME; hâtez-vous de donner vos ordres à vos Ministres du Comité des Recherches, pour faire punir les téméraires, les lâches audacieux, qui osent insulter à Votre Majesté souveraine. Ces enfans égarés ne méritent plus votre pitié:

(1) Quelques ames sépulcrales au figuré, Aristocrates.

assez & trop long-temps, MADAME, vous avez été indulgente envers des rebelles, qui percent à chaque heure du jour, le sein qui les nourrit : hélas ! votre tendresse n'est-elle pas épuisée depuis un an ? Que de graces, que de bénédictions vous vous êtes acquises !....

Non certainement, MADAME, vous n'êtes plus cette vieille idole qu'on encensoit naguères *par habitude* : vous êtes toute puissante : c'est en vain que les Potentats de l'Europe, jaloux, sans doute, du bonheur & de la prospérité de votre règne, voudroient vous contester un droit si légitime, si naturel, celui, MADAME, de votre souveraineté permanente : ils n'ont que de l'or & des esclaves pour l'exécution de leurs noirs desseins ; mais vous, MADAME, vous avez des hommes & du fer..... & quelques lanternes tragiques.

Pourriez-vous , avec de si grands avantages , balancer un instant entre la négative & l'affirmative ? Quoi ! croiriez-vous équivoque le *serment de fidélité* que viennent de vous prêter vos vassaux chéris & fortunés ? Loin de vous , MADAME , cette sinistre pensée : elle ne pourroit qu'affoiblir & diminuer votre amour pour des enfans , hélas ! qui en sont bien dignes !... Ne vous ont-ils pas juré solennellement un respect , un attachement aveugles ? Que peut-on exiger de plus ? Je vous le demande , MADAME ? Que vos terreurs paniques , semblables à un songe douloureux , s'exhalent & se dissipent comme une vapeur légère , à la faveur de la lumière. Ah ! des millions de bras nerveux & *philosophiques* sauront bien faire respecter vos sublimes décrets , qui deviendront

un jour les oracles du genre humain entier.

Pour vous prouver mon assertion bien authentiquement, il me suffira de vous présenter la *Vie de Jean-Sylvain Bailly*, roturier de naissance & de caractère, homme dont la célébrité a passé les mers; enfin, le digne émule du fameux *Francklin*, autre bienfaiteur de l'humanité, qui vient de partir en poste pour les Enfers, afin d'y fomentier une révolution philosophique.

J'espère que vous accueillerez ce monument de reconnaissance, que ma foible & timide plume élève à l'une de vos plus heureuses créatures. Pardonnez à mon style; il n'est ni classique, ni étudié. Cette *Vie*, que je vous consacre, a été forgée en six heures de temps : les matériaux que la postérité ne manquera pas de recueillir,

& dont je me suis servi, m'avoient été confiés, il y a 3 mois, par un ami intime de M. Bailly: il ne pourra pas, sans doute, me reprocher l'usage honorable que j'en fais.

Je me jette à vos pieds en vous adorant,
& suis avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE SOUVERAINETÉ INALIENABLE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,

DETROU.

V I E
DE M. B A I L L Y,
MAIRE DE PARIS.

Memento homo quia pulvis es et in
pulverem reverteris.

JETTÉ tout-à-coup du paisible fauteuil académique, par un de ces hasards, que nous devons à notre salutaire régénération, sur le trône de la première Ville républicaine de l'univers, M. Bailly, dont la vie jusqu'à ce moment s'étoit écoulée au sein de l'amitié (1) & de la plus douce phylanthropie (M. Bailly, comme on le verra, a toujours été très-populaire), espéroit y terminer son honorable carrière, lorsque le

(1) Quelques mauvais plaisans, par leurs croassemens aristocratiques ne vouloient-ils pas nous persuader que M. Bailly étoit de la sainte famille des cocus ? Ah ! quiconque a vu Madame son épouse, peut bien dire : Ils en ont menti.

grand bruit des États-Généraux s'éleva orageusement sur les brouillards de la Seine, & réveilla notre Philosophe, pour le malheur de l'Empire.

Avant d'aller plus loin, notre caractère d'Historien nous fait une loi impérieuse de dire ce qu'étoit M. Bailly, avant son règne provisoire. Nous remplirions mal notre but, si nous passions sous un silence absolu des faits que nos neveux, même nos contemporains seront sans-doute fort jaloux d'apprendre (1). Puisque les particularités les plus minces dans un homme célèbre, sont de si grandes leçons, qu'il importe essentiellement qu'elles soient connues, lorsqu'elles ont sur-tout de vrais rapports avec les circonstances où il vécut.

Au surplus, dans la crainte d'effrayer le lecteur, nous l'avertissons que nous passerons fort légèrement sur les premières années de M. Bailly; car il nous tarde déjà beaucoup de le conduire dans une route semée de fleurs, au lieu que celle que nous allons rapidement tracer n'est jonchée que de ronces.....

Louis-François Bailly, (son Pere) étoit un honnête marchand de vin, établi à Paris dans

(1) Il ne pourra y avoir que des minuties, qui nous feront déroger à cette loi sublime.

Le quartier du faubourg Saint-Antoine, quand, en 1725, la divine Providence lui fit cadot de notre Héros. Ses premières années se firent remarquer par une passion violente pour les Livres.....

Parvenu à-peine à son second lustre, le jeune Bailly savoit déjà ce que tant d'autres ignorent à vingt ans.

Malheureusement la marâtre fortune l'avoit adopté comme l'un de ses enfans les plus chéris. Cependant, quoique Garçon marchand de vin, elle ne put étouffer entièrement, pendant deux ans qu'il fit ce métier, les desirs pressans qui l'agitoient cruellement. Il connoissoit déjà Cicéron, & le répétoit par cœur, tant il est vrai que les vrais talens percent même jusques dans les jeux les plus innocens de l'enfance.

Dans ces entrefaites, l'honnête Bailly vint à mourir, laissant à sa chère moitié l'espérance flatteuse d'une honnête médiocrité. Trop jeune encore pour conduire une assez bonne boutique de marchand de vin, sa mère se décida à vendre son fond, & à se retirer d'un commerce où celui qui en avoit fait l'ame n'existoit plus. Elle appréhendoit trop les revers pour risquer indiscretement sur une mer orageuse, le morceau de pain qui lui restoit; & en cela elle eut raison, comme

en beaucoup d'autres occasions, où elle montra une sagesse imperturbable.

Nous devons cette justice à la mere de M. Bailly, qui étoit, sans contredit, une femme très-honnête, s'il est vrai qu'il en est. Nous verrons un peu s'il s'est modelé sur ses principes.

Arrivé à sa treizieme année, le jeune homme fut d'abord destiné, par sa respectable mere, à l'état de prêtrise, le seul honnête, pour ainsi dire, qui étoit à la portée d'un enfant roturier sans fortune.

En conséquence, il fut mis au collège du Pleffis, où il fit des progrès étonnans, jusqu'au moment où une passion incurable vint l'en retirer. En quittant la vertu (1), il fallut bien embrasser la perversité. — Nous approchons de l'époque où nous desirerions, bien sincerement, pouvoir fermer les yeux; mais le scandale aujourd'hui est une de nos modes les plus favorites; & nous ne voyons pas pourquoi nous obscurcirions des événemens qui peuvent tant intéresser dans ce moment-ci, les esprits, même les plus insoucians.

D'ailleurs, M. Bailly avoit dix-neuf ans: il

(1) On dit que c'est elle, au contraire, qui abandonne les hommes.

étoit un peu plus aimable qu'aujourd'hui ; & puis ajoutez à cela une passion dévorante qui ne lui laissoit nul repos, vous serez au fait. Il faut être de bonne-foi ; notre adolescent s'est conduit dans cette affaire délicate, avec une sagacité, des sentimens au-dessus de tout éloge. Nous serions injuste, si, pour plaire à un parti, comme ont fait tant d'autres mercenaires Ecrivains, nous nous répandions en injures grossieres contre M. Bailly : nous ne voulons être ni insolent, ni romancier : encore une fois des faits..... des faits véridiques, & non des farcafmes.

A la vérité, il faut croire les aristocrates bien bornés, pour se flatter de leur faire adopter des contes absurdes pour des vérités constantes. Est-ce vraiment les obliger, ces Messieurs, que de leur offrir, sous des couleurs fales & malpropres, l'image idéale de leurs ennemis jurés ? Quelques Auteurs complaisans, que je crois plutôt guidés par l'intérêt que par toute autre chose, peuvent bien ajouter foi à ces rêves indigestes ; mais l'homme instruit est moins frivole. Les impartiaux aiment ce qui est juste : ils méprisent souverainement ces menfonges criminels & odieux qui ne sont propres qu'à éterniser les haines & les partis. En général, l'homme ne peut pas toujours nourrir son

esprit de chimeres. Son cœur est né pour la vérité.

Aussi le héros dont nous écrivons les vertus & les vices, peut attendre de nous une justice d'autant plus stricte & rigoureuse, que nos maximes sont celles de l'honnête homme inaccessible à toutes vaines considérations. En le traduisant au tribunal de l'opinion publique, juge suprême, au-dessus même de la grande Assemblée nationale, nous n'appréhendons point d'être entraîné à notre tour devant celui de la Police.

Malheureux Peuple ! apprends donc à connoître tes Dieux ! Tu leur élèves des Autels, tu les adores bien aveuglément ! Mais après nous avoir lu, médité, si tu continues à encenser de vieilles têtes à perruques, souviens-toi bien que M. Bailly est un homme, & rien de plus ; & que comme lui, tu es encore en apprentissage.

Il est des hommes en qui tout réussit naturellement sans se donner les moindres peines, comme il en est qui éprouvent, dès le berceau jusqu'au cercueil, des contradictions étonnantes dans presque tout ce qu'ils entreprennent. Ce contraste est si frappant, qu'on seroit tenté de croire à la destinée, vieille & antique doctrine, entièrement usée. Pourtant M. Bailly caressoit

fortement (1) Mademoiselle Duhamel, fille d'un Musicien de l'Opéra. Quelques prix qu'il avoit remportés dans ses classes, l'avoient déjà fait connoître avantageusement, lorsqu'un écrit rempli de pasquinades, sorti de sa plume, à l'occasion des trop fameuses disputes des Théologiens, acheva de confirmer la bonne opinion qu'on avoit de ses talens naissans : ce petit pamphlet est intitulé : CONSTITUTION. Le ridicule le plus amer, le persifflage le plus piquant, semé avec art dans quelques vers brillans, où l'esprit & la gaîté s'y trouvent aussi, le firent admirer. Il fut vendu tout chaud & tout bouillant comme les petits pâtés. Dès-lors, la Sorbonne ne vit plus en lui qu'un jeune libertin, qui deviendrait un jour le fléau redoutable de la religion de nos peres, & M. Bailly eut la douleur amere de se voir censurer.

M. Bailly fut sensible à ce petit désagrément. Le cœur ulcéré des résistances sans fin qu'il éprouvoit de son amante, l'amour-propre horriblement lésé de cette censure mordante de la

(1) M. Bailly avoit renoncé à l'état ecclésiastique, à la nouvelle de la mort d'un oncle fort à son aise, qui lui laissa sa succession.

Sorbonne, dont le despotisme embrassoit presque tout, & dont l'improbation étoit pour un malheureux Auteur, un coup defoudre aveugle qui frappoit en même-temps coupables & innocens. Voilà pourtant ce que nous regrettons aujourd'hui ! Ah ! cet antre odieux, souillé de crimes monstrueux, cette autre bastille, où s'alloit ensevelir le génie, sous le masque hideux des préjugés barbares du siècle de Louis XIV, tyran impie du Peuple & des Nobles, monstre déshumanisé, plutôt né pour commander à des Asiatiques qu'à des Français ; scélérat sans foi, sans religion ; vil esclave des putains de sa cour prostituée ; homme brute, si bassement encensé par les Poètes de ce temps de mascarades ; lui qui, dans le cœur de ses sujets, avoit gravé cette exécration maxime encore existante dans quelques campagnes, & qu'on ne peut répéter sans frémir, sans être indigné : votre vie, vos biens sont au Roi, & votre ame à Dieu (1), &c. &c.

(1) Je suis né à la Ferté-Vidame, petit Bourg près de Verneuil : je me souviens très-bien que mes parens, pour apprêter mon esprit à la subordination, me rappellèrent sans cesse ces principes insensés qui me faisoient frémir : j'avois
Notre

Notre débutant fut, comme le sont tous jeunes-gens, séduit d'un plaisir factice, qui ne laisse après lui que des remords. Ils avalent à longs traits, ces malheureux, le poison flatteur d'une abominable philosophie qui sèche le cœur & conduit au crime, dans laquelle rien n'est épargné pour exercer leurs passions; dans laquelle les pièges leur sont tendus de toute part, pour réveiller en eux le goût des plaisirs; dans laquelle la bonne éducation qu'on a reçue, ne se soutient plus, & manque de force pour résister au mal qui la presse de tous côtés: c'est par cette philosophie perverse qu'on a une mauvaise honte de la vertu, que les yeux commencent à s'obscurcir, que le cœur tombe en défaillance, qu'il n'est plus de raison, qu'une douce langue s'empare d'eux, & que ce poison flatteur glissant de veine en veine, se répand jusqu'à la moëlle de leurs os.

C'est encore par elle que le cœur déchiré de mille passions à-la-fois, en devient immanquablement le théâtre. « Hélas! les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le

j'avois alors treize ans, & c'est ainsi qu'on fait des hommes!.. Ah! le mot de patrie, dans leur bouche ne m'auroit peut-être pas si effarouché!

» matin, & qui, le soir, sont foulées aux pieds.
 » Les générations des hommes s'écoulent comme
 » les ondes d'un fleuve rapide : rien ne peut
 » arrêter le temps qui entraîne après lui tout
 » ce qui paroît le plus immobile ». La jeu-
 nesse la plus vive & la plus féconde en plai-
 sirs, n'est qu'une fleur qui est presque aussitôt
 sèche qu'éclosée. Les graces riantes, les doux
 sentimens qui l'accompagnent, la force, la
 santé, la joie, s'évanouissent comme un beau
 songe dont il ne reste plus qu'un triste souvenir.
 A une fougueuse jeunesse succède indubitable-
 ment une languissante vieillesse, qui, ennemie
 des plaisirs, vient rider nos visages, courber
 nos corps, affoiblir nos membres, faire tarir
 dans notre cœur la source de la joie, nous
 dégoûte du présent, nous rend insensibles à
 tout, excepté à la douleur. Que ce temps
 paroît être éloigné aux jeunes-gens, qui,
 en général, n'ayant ni prévoyance de l'avenir,
 ni expérience du passé, s'abandonnent à une
 joie molle & folâtre, remplie d'ivresse &
 de troubles, entrecoupée de passions furieuses
 & de cuisans remords !

Ainsi sont les hommes entraînés par le
 plaisir des sens & par le charme de l'imagi-
 nation ; mais les véritables hommes ne sont

que ceux qui consultent , qui aiment , qui suivent la raison salutaire innée en eux.

Oui, si les hommes réfléchissoient un instant sur les sophismes , les paradoxes dont on entortille avec tant d'art leur esprit, ils s'égèreroient moins dans leur opinion. Ils sont nés bons, les hommes ! mais les vices sont trop grands pour qu'ils puissent conserver dans la société, cette pureté de sentimens, ces désintéressemens frivoles , mais qui leur semblent précieux ; ces dépouillemens généreux d'une vanité imposante que le siècle actuel ne peut plus leur pardonner. Eh bien ! avec ces petites privations, les nobles & les prêtres se feroient adorer de la multitude (1), dont ils sont abhor-

(1) Qui ne vit que par le peuple est sûr d'être bientôt étouffé. Les deux premiers Ordres de l'Etat sentent vivement cette importante vérité, tirée du Journal d'un grand homme, envers qui les Patriotes journalistes se sont signalés par de sanglantes calomnies, qui l'ont couvert d'honneur. Je sais bien que ni les nobles, ni les prêtres ne sont jaloux des honneurs du triomphe ; qu'ils méprisent souverainement certains Messieurs exaltés, qui, après les avoir reçus, entrent tout écumans dans un endroit respectable sous tous les rapports, semblables à ces chiens enragés, qui, après avoir dévoré, pillé & ravagé les fer-

rés par leur opiniâtreté à ne pas vouloir reconnaître que *VOX POPULI, VOX DEI*. Ah ! heureux les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! on ne peut la voir sans l'aimer , sans être heureux : mais qu'ils sont à plaindre , ces hommes zélateurs des richesses , des grandeurs , altérés d'une soif ardente de dominer sur leurs semblables , de devenir , non pas leurs protecteurs , mais leurs vrais tyrans ! Telles étoient à-peu-près les réflexions de notre jeune philosophe , quand , séduit enfin par une criminelle illusion , il s'abreuva du nectar dangereux de la volupté.

Fidèle à nos principes , nous avons déclaré ,

viles campagnes , portent l'effroi & la mort dans toutes les ames , vont chercher le repos dans ces abîmes inaccessibles aux véritables humains ; & où vont aussi se retirer les scélérats , pour se soustraire commodément au glaive de la Loi qui ne peut frapper le criminel , que lorsqu'il est sûr de ne pas être arrêté par eux.....

Nous observons que cette réflexion , qui nous semble juste , ne s'étend sur aucun Membre de l'Assemblée nationale , mais bien sur quelques particuliers de Province. D'après cette explication , on nous entendra clairement. Nous avons cru devoir la faire , pour éviter toutes interprétations malignes.

au commencement de cet Ouvrage, que nous laissons, de bon cœur, aux romanciers, le soin de faire mouvoir le cœur; de peindre avec aménité, des fantômes aimables; d'offrir aux lecteurs enchantés, des coups théâtrales pittoresques, des scènes déchirantes, attendrissantes, enfin tout ce que l'esprit, secondé de l'art, a de plus attrayant, de plus sublime, de plus insinuant. M. Bailly n'a jamais été faquin; il a été simple; & s'il ne l'est plus, à qui devons-nous nous en prendre?

D'ici, j'entends le Lecteur murmurer, & me dire : allons, allons, donnez-moi les amours de M. Bailly en gros, & présentez-moi son administration en détail. Il m'importe peu qu'il soit né de telle ou telle personne (1), qu'il ait eu telle ou telle maîtresse; nous connoissons ce

(1) En jettant un coup-d'œil sur les matériaux dont nous avons parlé dans notre Epître dédicatoire, ils nous instruisent que l'Oncle de M. Bailly étoit Garde des Tableaux du Louvre; qu'il a un frère Maître de Poste, à Versailles, attaché à la Cour, pere d'une nombreuse famille, dont un de ses fils est Commis à la Caissè d'Escompte. Nous aurons occasion de parler, dans la suite, de ce dernier personnage à cabriolet, dit-on.

que c'est qu'un jeune homme. Hâtez-vous donc de nous conduire au moment où l'enthousiasme, & non pas la reconnaissance, l'éleva à la dictature.

Encore un peu d'indulgence, & vos vœux, cher Lecteur, seront exaucés.

Que l'homme est vacillant ! Rien d'immuable, rien de permanent en lui : le récit suivant nous offre un exemple bien frappant de cette terrible vérité. Il est donc vrai que M. Bailly a été un grand fripon en amours & en..... Il est donc vrai que M. Bailly étoit fourbe, séducteur & qu'il a conservé ce caractère !....

Une ame glacée, un visage sinistre, un corps paralysé, des yeux haves & mourans, une bouche & un nez... ah ! Dieu fait comment ! excellent Orateur, connoissant bien mieux sa langue que nous, chétif Historien (1) ; tel étoit à-peu-près jadis, & tel est aujourd'hui le portrait de ce grand homme : glaner les plaisirs par-tout où il les rencontroit, c'étoit sa devise.

(1) Personne au monde ne fait mieux tourner un compliment que M. Bailly : il excelle en ce genre. Voyez le Journal & la fameuse Chronique de Paris, rédigés par de brûlans Patriotes impartiaux véridiques,

La raison, cette lumière souveraine, cette règle absolue des intelligences, cette Reine du monde, (son empire n'est cependant pas fort étendu, quoique très-puissante), frappa son entendement. Au milieu des débauches, de l'irreligion & de l'impiété, la vérité perce toujours, & renverse, tôt ou tard, l'autel du libertinage. Il est de ces hommes dont la nature fuit à leur aspect, de ces monstres qu'on auroit dû étouffer dès le berceau, pour le bonheur de leurs semblables; de ces âmes insensibles à tout, si ce n'est au crime; de ces hommes enfin, renversant morale & justice...., qui ont leur vrai, leur faux, leur injustice à leur mode.... Par-là, rien d'indépendant, rien d'éternel; chacun ne pense que pour soi-même....

Opinion, reine de notre sort,
Vous réglez des mortels & la vie & la mort.

Le temps arrive où les passions, dans L'HOMME BIEN NÉ, s'anéantissent à la vue de l'avenir, & lui font regretter amèrement celui perdu à encenser de séduisantes coquettes, en qui les jeunes gens reçoivent ordinairement de si admirables leçons. La mere de M. Bailly n'étoit plus : il jouissoit alors d'une fortune heureuse. Il étoit Garde des Tableaux du Louvre. L'étude fut plus

chère à son cœur que tout autre amusement : il s'y livra donc sans réserve. Bientôt son frère fut établi dans le commerce ; & assurément la famille de M. Bailly est respectable. Plusieurs années se passèrent en relations avec les philosophes les plus distingués. Voltaire, J. J. Rousseau, d'Alembert, Boscovich, d'Arnaud, Marmontel furent ses amis. Ensuite vint son mariage.

En un mot, M. Bailly a vécu 40 ans, sans être ce qu'on appelle connu. Avant la révolution, c'étoit un Particulier, maintenant c'est un Roi.....

Un bon Livre sur l'Astronomie réveilla un peu les amateurs en ce genre : il lui valut, avec quelques intrigues, un fauteuil académique. Une Réponse à M. MESMER, avec un Mémoire sur l'Hôpital, est tout ce que M. Bailly a fait pour l'humanité....., en ajoutant quelques autres Brochures, qui n'ont été louées que de M. l'Abbé Noël. Aussi nous assure-t-on que son portefeuille est bien garni ; mais il ne verra le jour que lorsque son Auteur ne fera plus.

Nous oublions de transmettre à la postérité un autre Ouvrage qu'on lui attribue, intitulé : LE LUXE EST LE FLEAU DES ÉTATS.....

Nous allons tâcher de prouver le contraire,

tout en admirant la sublime élocution de l'Auteur, & rendant hommage à ses talens & à ses intentions. Nous ne citerons rien de ce qu'il dit : ceux qui voudront lire ce Livre, le trouveront chez M. Royez, Libraire, quai des Augustins.

Tout le monde fait que le luxe consiste dans l'abus des choses utiles ; qu'il est destructeur par lui-même, & qu'on ne peut trop le réprimer par de bonnes loix. Sans contredit, il est très-avantageux de faire changer l'objet au luxe, lorsqu'il porte sur la destruction des choses utiles & des comestibles ; mais il est difficile de le déraciner totalement sur cette partie, sans blesser la portion de liberté naturelle que chaque citoyen doit conserver dans tout état.

Je ne connois pas de bonnes loix [il n'y en a même pas] sur la repression du luxe destructeur dont il s'agit. Jacques I^{er}, Roi d'Aragon, ordonna que tous les habitans de ses Royaumes, sans exception pour lui-même, ne pourroient manger que de deux sortes de viandes à chaque repas, à moins que ce qui pourroit être servi ne fût du gibier qu'ils eussent tué eux-mêmes. Il voulut encore que ces deux sortes de viandes ne pussent être préparées que d'une seule façon. Mais cette loi n'attaquoit pas un grand mal. L'abondance des tables n'est pas fort destructive :

les mets surabondans qu'on y sert ne sont pas perdus; ce que l'on en ôte est consommé par des hommes. Cette loi, d'ailleurs, devoit produire naturellement de très-mauvais effets (c'est ce dont notre sobre Auteur ne veut pas convenir), en ce qu'elle étoit, au contraire, au plus sain esprit de la législation, en faisant pénétrer la police dans l'intérieur des maisons (c'est encore ce que M. Bailly approuve d'une manière fort modeste), ce qui gênoit & troubloit singulièrement la paix & le bonheur du paisible citoyen (l'Auteur fait à-propos cette réflexion; mais le bonheur d'un Etat est une bonne police active). En Russie, par exemple, les Prêtres avoient attaché un péché mortel à user du tabac, parce qu'ils regardoient cela comme une consommation inutile, & qu'ils voyoient qu'on diminueoit la masse des denrées, en employant des terres, & en occupant des hommes à la culture de cette plante. L'Empereur Iwan Basiliowis, voyant qu'on s'étoit relâché sur ce singulier objet de religion, fit passer aux verges & couper le nez (1) à tous

(1) Si dans ces temps de barbarie, M. Bailly eût existé en ce climat, son nez n'eût pas échappé au fer de ce bourreau.

ceux de ses sujets, qui furent convaincus d'en prendre par habitude.

On dit que le luxe étoit nécessaire dans les grands Etats, & qu'il détruiroit les petits. Je ne vois point où est la vérité de cette proposition. Je trouve que le luxe est établi sans exception. Par-tout on veut joindre l'agréable au commode. Dans tout Etat cultivateur isolé, les autres circonstances physiques restent les mêmes (M. Bailly dit que non.....); le luxe y sera toujours proportionné à l'étendue des possessions de cet Etat. En effet, plus l'Etat sera grand, plus la somme du superflu y sera forte, & les fortunes inégales; plus conséquemment il y aura de luxe, & plus il y aura de raffinement dans le luxe. On convient aujourd'hui que quand le luxe a pour objet des marchandises tirées de l'étranger, il est très-évidemment nuisible à l'Etat: il le dépeuple; & moins cet Etat fait exporter de ses marchandises propres, moins son sol est fécond, moins les productions en sont précieuses, PLUS CE LUXE LUI EST FUNESTE.

Un Etat meurt & périt sitôt que le luxe y domine. J'ai démontré précédemment toute la fausseté de ce principe immoral.

« Le luxe confond les conditions (dit-il encore). Il ne peut être que l'abaissement des grands, le retranchement des privilèges de la noblesse ». Cela est encore faux, petit papa Bailly; car dès que la loi ne favorise en nulle façon le gentilhomme plus que le roturier; dès que le gouvernement ne lui donne plus aucune préférence, toutes les conditions se confondent d'elles-mêmes. La naissance n'est plus un bien; elle n'est plus rien: il ne reste donc plus de conditions entre les hommes, que celles des richesses: il seront égaux, dès qu'ils seront également riches.

« A-peine les Etats-Généraux ont-ils été »
 » annoncés, que tout le monde a brigué l'hon- »
 » neur de sauver la France, & l'avantage de »
 » l'éclairer (1); les uns, en coopérant à l'œu- »
 » vre de la Constitution; les autres, en rendant »
 » compte de ses progrès. Tel qui n'a pu être »
 » élu, a cherché à se faire lire, & les Jour- »
 » naux se sont multipliés comme les motions ».

(1) M. Moreau, Historiographe de France, donna à ce sujet, un Ouvrage intitulé: EXPOSITION DE LA DÉFENSE DE NOTRE CONSTITUTION, qu'il fit payer six mille livres au Gouvernement. Cet Ouvrage eût été excellent, si Mably, Rouffeau & Raynal eussent été ignorés.

Avec un revenu de douze ou quinze mille francs, un fauteuil aux Académie Française, Inscriptions & Belles-Lettres; des fonctions honorables, des talens distingués; avec de tels avantages, M. Bailly pouvoit se flatter de captiver les suffrages de la multitude. Il se présenta à son District, avec autant de modestie que de docilité. Couvert du manteau imposant de la popularité, sa haine pour les Ministres lui mérita de grands éloges. Il crayonna, d'une manière abstraite & laconique, ou, pour mieux dire, il présenta le tableau succinct de toutes les aristocraties du monde, & peignit, avec autant d'art que de chaleur, les tigres démuselés qui avoient dévoré le Peuple, depuis nombre infini d'années.

Sa fébrile éloquence, en consternant quelques esprits inquiets & bénévoles, acheva de les convaincre entièrement, que lui, Bailly, étoit véritablement homme de la Nation. Nommé l'un des Electeurs, pour les Députés aux Etats-Généraux, il se fit distinguer en plusieurs de leurs Assemblées, tenues à l'Hôtel-de-Ville, par quelques discours étudiés, qui lui valurent de grands applaudissemens. On voyoit son ame en ses yeux au seul mot de Patrie (1), & une

(1) Vieille femme, que les Aristocrates re-

sainte fureur envers ceux qui s'étoient fait un patrimoine des droits de la Nation. Bref , il fut Député aux Etats-Généraux.

Nous voilà enfin parvenu au moment où nous pourrons juger M. Bailly par ses actions, & non par ses intentions. Il ne s'agit plus ici de maîtresses, ni de romans ; mais des intérêts d'un Peuple, confiés à des hommes qui tenoient, la plupart, leur fortune du Roi, & qu'ils vouloient maintenir aux dépens de leurs Commettans. Pourquoi sommes-nous forcés d'avouer que les Etats-Généraux n'ont pu opérer jusqu'à ce jour, aucun bien salutaire ? qu'ils ont au contraire ouvert la porte aux abus ? Hélas ! feroit-il vrai que le passé est le miroir de l'avenir.... ?

La foiblesse de sa santé & de celle de sa voix, ne permirent à M. d'Ailly, premier Doyen des Communes, de remplir ses fonctions que pendant trois jours ; en conséquence, ayant envoyé sa démission, des Commissaires nommés à cet effet, élurent M. Bailly, pour le remplacer, le 3 Juin 1789.

Déjà les crieurs publics de la liberté, les

présentent comme une prostituée chérie & adorée par quelques faquins seulement qui l'encensent.

Journalistes citadins, distributeurs des brevets de mort, avoient étourdi le cabinet misanthropique de Versailles, & préparoient, dans le silence de la nuit, cette fameuse révolution, qui a tant déshonoré le nom français (1).

La réputation qu'il s'étoit faite dans le Peuple, la dignité avec laquelle il avoit rempli les fonctions de Président de l'Assemblée nationale, dans les conjonctures les plus délicates & les plus périlleuses, sa popularité extrême, affichée dans tous les discours qu'il prononça, pendant un mois qu'il eut l'honneur de la présider; ses talens, ses vertus, sur-tout sa fermeté, son intégrité prônées par les feuillistes de la Capitale, le firent proclamer Maire de Paris, par ce Peuple furieux, Roi & Bourreau tout en-

(1) Ce n'est pas en repoussant loin de lui la tyrannie, que le peuple s'est déshonoré; mais par les scènes sanglantes qui ont été la suite de son heureuse insurrection, quoi qu'on en dise. Disons mieux; si le Peuple est coupable envers le Gouvernement (ce qui est impossible, quand tout un Peuple dit, nous voulons une Constitution, & que ceux qui le gouvernent disent au contraire, nous ne voulons pas vous l'accorder); ce dernier est bien criminel envers la Nation. SALUS POPULI, LEX SUPREMA.

semble. Des mains scélérates, encore teintées du sang impur où elles venoient de se souiller, l'éleverent par acclamation à cette importante dignité, le 16 Juillet.

L'infernal Palais-Royal, foyer de toutes les passions, de tous les crimes, tiendra une place distinguée dans notre histoire; & son Café de Foi, rempli de Valets & d'infames Agioteurs, de Coupe-gorges de la rue Vivienne, rendez-vous de tous ces demi-philosophes, vrais fléaux de la paix, insectes dévorans, prêchant l'impieété, le carnage & le libertinage: oui, la postérité aura peine à croire que ces modernes Caligula ont fait trembler la Nation: & l'on est encore à réprimer l'insolence, la criminelle effervescence de cette poignée de particuliers isolés, (1) qui, tout récemment, vouloient égorger un honnête homme de Libraire, parce qu'il vendoit sa marchandise? Et ces

(1) Ceux qui sont un peu attachés à la vie, fréquentent peu ce lieu féditieux. La nouvelle Municipalité, conformément aux décrets de l'Assemblée nationale, va défendre sans doute les groupes qui se forment journellement dans le jardin de ce Palais-Royal. Tout ne devrait-il pas déjà être rentré dans l'ordre?

monstres trouvent des apologistes , eux qui ont juré de troubler la paix , d'anéantir dès son aurore cette sainte liberté , qui nous coûte tant de crimes (1) !..... qui n'est affermie que par des DÉCRETS..... violés honteusement à chaque heure du jour..... C'est pourtant au milieu de ces brouhaha , de ces désordres affligeans , & dans un temps où les têtes fermentoient encore bien plus qu'aujourd'hui , dans un temps de meurtres & de proscriptions , que M. Bailly se trouva à la tête d'une Ville nombreuse qui ne reconnoissoit plus de chef , &

(1) M. Gattey , Libraire au Palais-Royal , & ancien distributeur des ACTES DES APOTRES , ouvrage plein de sel & d'originalité , dont les principes ne sont pas toujours vrais , n'a trouvé son salut qu'en fuyant & abandonnant aux pillards dont nous parlons , sa marchandise , qui fut brûlée pompeusement à ce même Café de Foi : M. Durozoi fut obligé de prendre le même parti ; & peut-être que sans l'active vigilance de la Garde nationale , qui est infiniment au-dessus de tout éloge , ces deux citoyens auroient été les martyrs de la liberté de la presse , à la tête de laquelle est un administrateur sage & éclairé qu'on ne cesse de chicanner pour le contraindre sans-doute à se démettre. C'est s'y prendre fort poliment.

exposée à être séduite, trompée & égarée par ces quatre-vingts oracles, qui ne rêvoient que trahisons, conspirations, corruptions, profcriptions, révoltes. Ce n'est pas tout, la famine, accompagnée de toutes ses horreurs, venoit aggraver la crise & l'embarras où se trouvoit l'Administration municipale ! D'après ce que nous avons vu, nous sommes forcé de convenir que les intentions de M. Necker n'ont pas toujours été pures. Certes ! il est bien étonnant que ce Ministre, que la calomnie poursuivra jusqu'au tombeau, se soit entendu avec des fripons, pour le soi-disant approvisionnement de la Capitale : ce problème est facile à résoudre, ce me semble ; M. Necker ; ou ses agens, avoient projeté d'affamer le Peuple, afin de pouvoir opérer, sans essuyer nulle résistance, la dissolution du corps législatif (1).

Quoiqu'ainsi, M. Bailly, aussi neuf que moi en politique, se conduisit aux desirs de ceux qui l'avoient honoré de leur confiance. La bonne prévention qu'on avoit de lui a tout fait : son

(1) J'observe que je n'ai aucune preuve de contraire à cette réflexion, que je ne donne pas non plus pour un fait, ne voulant pas augmenter le nombre des calomnieurs.

hypocrisie raffinée (ah ! M. Bailly auroit manqué à sa qualité d'homme de lettres, s'il n'eût pas été, comme M. Necker, un aimable charlatan) a ébloui les Districts : sa guerre continuelle avec les Représentans de la Commune, est une preuve très-récente de la censure que nous nous permettons. Aussi ses maximes sont-elles extrêmement philosophiques.

Suivez-le pas-à-pas, & vous verrez qu'il s'est toujours rejeté du parti le plus fort ; c'est-à-dire, du plus violent, de celui qui ne connoissoit que ses volontés, & n'approuvoit que ce qu'il avoit consenti après mûres délibérations, comme si le Peuple pouvoit ordonner & exécuter lui-même. Voilà pourtant les pernicioeux principes dans lesquels on le nourrit depuis un an, & desquels M. Bailly n'a cessé de l'entretenir ; ce qui persuaderoit presque aux gens impartiaux, que si M. Bailly a mérité des éloges dans bien des occasions, il s'est aussi attiré des reproches que l'histoire, mieux que nous, ne manquera pas de lui faire.

D'abord, son Discours au Roi, du 17 Juillet, ne lui fera jamais d'honneur ; encore bien moins les médailles frappées à l'occasion des événemens des 5 & 6 Octobre suivans ; journées malheureuses, provoquées par les sottises sans

fin d'un cœur qui croyoit aux REVENANS, & fuscitées par une prétendue cabale, qui n'a véritablement existé que dans l'imagination puérile de quelques esprits tranchans & convulsionnistes, qui aiment toujours à voir des criminels où il n'y a que des innocens (1) : jours horrible que tout Français honnête ne peut se rappeler sans frémir, & qui dorénavant devroient être solennisés par un deuil universel en France : jours encore plus mémorables que la prise de la Bastille, & qui terniront à jamais la gloire des chefs del'armée citoyenne, & non pas le Peuple, le malheureux Peuple indignement outragé dans l'affaire de la cocarde nationale, par les orgies, le délire de quelques citoyens qui avoient perdu le bon sens & la raison.

Il est cependant à remarquer qu'il y avoit un parti à l'Assemblée Nationale (2), non pas

(1) Ce seroit bien là le cas d'instruire le Public de la mission de M. le Duc d'Orléans à Londres ; mais l'espace nous manque malheureusement. Le fait est que ce Prince est aussi innocent des crimes dont on l'inculpe, que sont coupables ceux qui le calomnient.

(2) Encore une fois, ce parti n'étoit pas une cabale qui avoit projeté de poignarder le Roi & la famille Royale, comme on l'a dit depuis.

aussi monstrueux qu'on tente à nous le persuader. Il peut se faire que quelques Députés se soient coalisés, mais avec des intentions pures, comme on peut aussi augurer, que dans cette même Assemblée, plusieurs Membres violens, cruellement calomniés, ont pu s'abandonner un instant à toute la fougue de leur caractère, & à l'indignation bien juste que les scènes mystérieuses de Versailles leur avoient inspirées. Il résulte de tout cela, qu'un Conseil de Régence avoit été mis sur le tapis, en cas que le Roi partît pour Metz, que ni M. Bailly, ni M. de la Fayette ne pouvoient ignorer, puisqu'il est évident qu'ils étoient à la tête de ce même parti.

La première question qui se présente à l'esprit, est celle-ci : nos Régens font-ils coupables, & de quels crimes? De tous, me répondra l'homme sensible à la perte. --D'aucun, ripostera à son tour, le chétif patriote (1) de District.

(1) Je dis chétif patriote, & je crois avoir raison; parce que c'est l'orgueil qui a fait la révolution, & rien de plus; comme c'est pareillement l'orgueil qui la scellera. La vérité est que le patriotisme est un grand mot constitutionnel, qui n'est & ne peut être que sur les levres.....

A les entendre, ils n'ont tort ni l'un ni l'autre :
mais celui qui tient en main le sceptre de l'histoire,
démontrera au dernier que,

Les changemens d'état que veut l'ordre céleste,
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste ;

que la licence, ce fantôme hideux de la liberté, est la source de tous nos crimes, de tous nos malheurs ; qu'en l'Assemblée Nationale, il s'est formé une ligue orgueilleuse, contre tout ce qui s'appelle noblesse, naissance, &c. ; que détruire cet antique colosse, est le plus immoral, le plus extravagant dessein du monde ; que les riches se couvriront insolemment des dépouilles des Nobles ; que le Peuple ne peut rien gagner à tous ces changemens légers ; que n'avoir pas le droit de cacheter ma lettre avec tel ou tel chiffre, de faire habiller ceux que je nourris, & que je paye à ma fantaisie, est un attentat affreux à la liberté, dont il n'y a pas d'exemple ; que du tombeau des Nobles & des Prêtres, va s'élever un corps monstrueux de gens riches, qui va embrasser & dominer tout..... que l'égalité entre les hommes est une chimère qui ne subsistera jamais ; en un mot, que passer un temps précieux à des discussions de ce genre, c'est prouver aux yeux attentifs de l'Europe, qu'on

ne veut que créer & humilier ; & qu'après avoir trop voulu faire pour le malheureux Peuple séduit, il est bien à appréhender qu'on ne fasse pas assez.

Vraisemblablement une aristocratie insupportable va régner ; le Solon Bailly prouve déjà la vérité de cette assertion. En effet, cet homme vulgaire est devenu, en un instant, pédant & despote. En conséquence des Décrets de l'Assemblée nationale, M. Leroy, voulant profiter de la liberté accordée à tous les Citoyens, de faire tout ce qui ne seroit point défendu par la Loi, a voulu élever un Spectacle dans la salle de M. Mareux, rue Saint-Antoine. Plusieurs Districts de ce quartier avoient applaudi aux vues naturelles de cet honnête Citoyen : mais le Lord Bailly, en dépit de la Constitution, vouloit favoriser une putain. Il ordonna donc arbitrairement que cette salle resteroit fermée... & après une infinité de démarches infructueuses, faites par M. Leroy au Palais de la Mairie, ce profanateur des Droits de l'homme répondit ainsi à M. Leroy : J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien vous conformer à mes ordres. Cette défense coûte à M. Leroy, près de 300 liv. par jour....

Quelle tyrannie ! Ce trait, ce seul trait dé-

veloppe à merveille l'âpreté du caractère insolent de ce bourgeois blasphémateur des Droits de l'homme : MM. de Sartine , le Noir & de Crosnes n'ont rien fait de pis ; & si les Représentans de la Commune ne veilloient pas sur les actions iniques de Jean-Sylvain Bailly , son règne, illustre de sang , seroit encore celui où la liberté ne deviendrait qu'un problème , qu'une vaine & illusoire expression , qu'on ne prononceroit qu'en tremblant...

Le voilà , cet homme si juste ! le voilà ! Ah ! quand on insulte à la majesté du Trône , on peut bien insulter aux Droits d'un Citoyen ! Nous ne finirions pas , si nous rapportions ici toutes les tyrannies exercées envers plusieurs Citoyens , depuis le 15 Juillet ! Qu'on n'aille pas nous confondre avec les calomniateurs : l'esprit d'impartialité qui nous caractérise , est un sûr garant des sentimens qui nous animent (1). Aussi présentons-nous la vérité à nos

(1) Nous apprenons , dans le moment , que M. Bailly , persuadé qu'il est mort dans l'opinion publique , & qu'il n'a plus que quelques jours à régner , a donné ses ordres , pour que son appartement du Louvre soit prêt à recevoir la première représentation de la Comédie municipale , qui doit avoir lieu incessamment.

Concitoyens sans fiel. Frappé de la justesse de nos réflexions, leurs yeux se dessilleront sans-doute, & M. Bailly n'entendant rien aux affaires, conduit aveuglément par la main adolescente de son neveu, qui connoît assez passablement la soustraction, rentrera dans la poussière de son cabinet astronomique, pour y apprendre à distinguer les hommes d'avec les bêtes, & relire avec attention les décrets du Sénat dont il a l'honneur d'être Membre. Il faut espérer que les Parisiens, à la première élection des Officiers Municipaux, ne se laisseront pas séduire par le charlatanisme de quelques Citoyens affamés d'honneurs : qu'ils se souviennent sur toute chose, que des Gens de Lettres ne valent rien pour l'Administration ; que la horde philosophique ressemble de beaucoup aux Prêtres, & que la plus grande partie des Journalistes n'ont embrassé leur parti, que parce qu'ils y ont trouvé de l'argent à gagner ; que de tous ceux qui écrivent & parlent avec une brûlante éloquence, des avantages que la Constitution leur promet, il n'est peut-être pas quatre d'entre ces Messieurs, dignes d'avoir leur confiance. Rien de plus facile à corrompre qu'un Homme de Lettres ; rien de plus neuf pour les affaires publiques, & rien dont il faille tant se méfier, que d'un Philosophe.

L'homme qui ne croit à nul préjugé, n'est certainement pas le plus honnête de la société.

A Dieu ne plaise, que nous jettions quelque louche sur la probité de M. Bailly ! Nous espérons que s'il a des comptes à rendre, il ne les fera pas attendre si long-temps que M. Necker. -- Nous avons la bonhomie de ne pas croire aux déprédations, aux malversations dont on l'inculpe ; mais l'on ne sera pas fâché de connoître à fond sa religion sur cet objet ; & c'est, sans doute, ce que M. Bailly s'empressera de faire connoître, tout aussi-tôt que les Actrices de certains Spectacles lui laisseront jouir de quelque repos, & que la fameuse confédération qui s'apprête sera terminée.

Des incrédules qui ne veulent pas se fourrer dans la tête que le luxe est un bien, ont pris de l'humeur, en voyant M. le Maire l'afficher à la Cour & à la Ville. Vraiment, ce n'est plus ce même Bailly, disoient-ils, qui, il y a quelques jours, alloit de Paris à Pacy, les mains dans ses poches, un parapluie sous le bras, les yeux élevés aux astres.... Mes chevaux, mes gens & ma voiture étoient alors dans la Lune, ou sous la Bastille..... -- Ces bonnes gens-là ignorent que la dignité, la place de Maire

de Paris approche un peu de la royauté : que le Chef d'une telle Ville, revêtu d'un tel caractère, doit avoir ses Gardes-du-Corps, un char brillant & éclatant, des Laquais à grande livrée de cérémonie..... une table somptueuse, des chevaux lestes & fringans, des Valets-de-pieds, ou Courriers-municipaux, des Cuisiniers & Marmitons, comme le premier Visir du Grand-Seigneur, un Suisse aussi insolent que son Maître, une femme (1) d'une aristocratie... Dieu le fait! Eh bien! sans tout cet appareil, on ne distingueroit pas M. Bailly de la foule....

Une chose remarquable, & que l'Histoire s'empressera de faire connoître, comme essentiellement liée à la révolution, c'est la mort de l'infortuné Favras. On ne peut se dissimuler que ce Marquis n'ait été véritablement sacrifié.

Nous ne sommes point assez instruit, pour prononcer s'il est coupable ou innocent; cependant, son testament n'annonce pas des senti-

(1) Miracle! miracle! on m'a dit que Madame Bailly étoit enceinte! Puisse cette heureuse nouvelle se confirmer. On donne déjà pour Faurain & Maraine de l'enfant, l'Assemblée nationale & le Roi,

mens fort orthodoxes : mais son testament n'existoit pas avant sa Sentence. — On étoit bien convaincu de son crime ! Et de quel crime , bon Dieu ! celui d'aimer son Roi , le premier sentiment des Français ! Au reste , il sera difficile de le bien justifier.

Comme M. le Maire a jugé à-propos de donner la comédie au Public , depuis quelques mois , & de se couvrir de ridicule , n'a-t-il pas passé l'Armée parisienne en revue ! L'excellent Général ! Il en auroit bien fallu comme lui , grand Dieu ! pour prendre la Bastille !

Vous venez de lire , Parisiens , le canevas de la Vie de votre Maire ; c'est à vous de prononcer. La basse adulation dont nous aurions pu nous servir pour flatter ses passions , comme font beaucoup de Districts de Paris , encenser sa vanité , prodiguer des éloges à sa cupidité , couvrir d'un gase léger les fautes impardonnables qu'il a commises , que nous ne nous sommes pas même donné la peine d'analyser , comme étant connues de tout Paris. Eh bien ! si nous eussions eu l'ame moins élevée , nous aurions sans-doute tombé dans le torrent qui entraîne du côté de la plaine de Montrouge , tant d'hommes célèbres , dont les noms , à commencer

de l'époque où nous reçûmes tous un second Baptême, ont effacé ceux des Montesquieu, des Bossuet, des Fréron, des Descartes, des Voltaire, des Rousseau, des d'Alembert, &c. Plus jaloux de la vérité que de toutes vaines considérations auxquelles le véritable patriote est inaccessible, nous vous l'offrons, cette vérité, dans toute sa pureté. Si nous nous sommes peu attaché à la recherche des particularités qui auroient pu faire plaisir à quelques Citoyens, c'est que nous avons toujours été en garde contre l'erreur où l'on auroit pu nous jeter involontairement; ce qui n'auroit pas manqué de plaire aux uns, & de déplaire infiniment aux autres. Pour nous mettre à l'abri de tout reproche, nous n'avons cru devoir faire usage que de ce qui nous a paru mériter quelque confiance.

Vous touchez au moment où vous allez vous donner de nouveaux Maîtres. Les cabales se déchaînent de jour à autre. Des émissaires répandus dans vos Districts, (la plupart de nos Présidens, je ne dis pas gagnés à force d'or, mais peut-être à force de promesses), intéressés probablement à ce que M. Bailly soit réélu Maire, ne cessent de vous faire cette insidieuse question : Qui pourriez-vous mettre à sa place ? Qui l'on pourroit mettre à sa place ! Ah ! il est des Citoyens

d'une probité aussi intacte que celle de M. Bailly, qui ont fait leur apprentissage, il y a plus de vingt ans, des vertus publiques; au lieu que M. le Maire n'est encore qu'à son premier cours... : & puis je demande si l'on est flatté de son administration? Les Districts où son nom a une sorte d'influence particulière, vous représenteront leurs Arrêtés... qui vous démontreront que M. Bailly est un honnête homme.... Mais si vous leur en demandez les preuves pour homologuer ces arrêtés, tirés de l'anarchie, ils vous diront, ces bons Citoyens : Monsieur, allez trouver M. le Baron de Menou..., il éclaircira vos doutes.

Et ces 70 millions ont-ils jamais existé? Voilà encore un doute; M. le Baron de Menou, m'éclairera-t-il aussi sur cette affaire ténébreuse, qui a failli jeter sur le papier-monnoie, un discrédit total, qui auroit été le prélude de la banqueroute? Voilà une affaire qu'il seroit intéressant de connoître à fond, mais dont on se garde bien de jeter la plus foible lueur dans le monde; parce que les mystères sont indispensables, dit-on, & que pour leur laisser toute la consistance dont ils ont besoin, il ne faut pas les exposer au grand jour : on courroit risques de perdre en un instant la confiance

des Peuples, qu'on ne possède souvent que fort difficilement.

Ainsi, M. Bailly a dit aux impertinens qui ont osé lui demander des comptes (est-ce qu'on en rend aujourd'hui)? qu'il n'en avoit pas à leur rendre (1). Voila ce qui s'appelle une belle justification. Tout le monde connoît la pitoyable conduite du Maire en cette occasion; voyant la Commune indignée contre lui, il a cherché des appuis dans les Districts; aussi-tôt ses partisans se sont montrés à visage découvert.

Que diroit-on, si trois Provinces, en protestant contre l'Assemblée nationale, se répandoient en injures contre ses Membres? Que diroit à son tour l'Assemblée nationale, en apprenant que son Président avoit soufflé seul le feu de la discorde? Citoyens! ô Citoyens! réfléchissez sur ce petit portrait... vous y trouverez quelque chose de plus que de l'indignation...

(1) Aux Représentans de la Commune, que la cabale Bailly ne veut pas reconnoître, quoique légalement assemblés. Le vigoureux District des Cordeliers s'est signalé en cette occasion, d'une manière noble & faite pour être goûtée des véritables ennemis de l'aristocratie.

F I N.

